

## Gérard Gengembre, entre Coppet et Sainte-Hélène

L'affrontement entre Germaine de Staël et Napoléon constitue l'un des grands duels du début du XIX<sup>e</sup> siècle et l'un des exemples les plus spectaculaires d'opposition entre le pouvoir de la littérature (incarné par la baronne de Coppet) et le pouvoir militaire et politique (personnifié par l'Empereur) : la plume contre le sabre. L'envergure remarquable des deux adversaires, le contexte historique mouvementé de leur bras-de-fer et le fait que Germaine de Staël soit une « femme auteur » sont autant de facteurs qui ont contribué à dramatiser le conflit et à lui conférer une dimension presque mythique<sup>1</sup>. Après la mort des deux ennemis, la fascination exercée par ce duel a perduré et a continué d'alimenter des interprétations antagonistes et souvent caricaturales. La vision pro-staëlienne a érigé Germaine en chantre de la liberté résistant vaillamment face au despotisme de l'Ogre de Corse, tandis que la vision pro-napoléonienne a dépeint la fille de Necker sous les traits d'une intrigante cupide et hypocrite. Ainsi, une véritable guerre des légendes s'est déployée entre Coppet et Sainte-Hélène. Au cours des dernières décennies, le climat s'est progressivement apaisé, si bien que l'on est parvenu à une lecture plus pondérée des relations tumultueuses entre l'auteur de *Corinne* et le héros d'Austerlitz. Néanmoins, l'image du duel prédomine toujours dans l'imaginaire collectif.

Au milieu de ce champ de bataille mémoriel et historiographique, Gérard Gengembre occupe une place singulière. Il est en effet l'un des seuls chercheurs à avoir consacré simultanément des travaux substantiels tant à M<sup>me</sup> de Staël qu'à Napoléon. Éminent spécialiste des deux personnages, il leur voue une attention égale et n'affiche pas de préférence ; un pied dans le salon du château de Coppet et l'autre sur le rocher de Sainte-Hélène, il accomplit un grand écart aussi rare que vertigineux.

### *Germaine sous le pinceau de Gérard*

En tant qu'intellectuel épris de littérature et en tant que citoyen attaché à la défense des libertés fondamentales de l'individu, Gérard Gengembre possède évidemment des affinités électives avec Germaine de Staël. Il s'est familiarisé avec la pensée staëlienne à partir du début des années 1970, grâce aux travaux pionniers de Simone Balayé<sup>2</sup>. Une décennie plus tard, il publie ses premiers articles sur la châtelaine de Coppet, alors qu'il est en poste à l'ENS de Saint-Cloud, à quelques pas du lieu où Bonaparte s'est emparé du pouvoir lors du Coup d'État de Brumaire ! Au moment où il entame ses recherches sur *Corinne* et *De la littérature*, les baïonnettes de Murat se rappellent donc à son souvenir : tandis qu'il s'affirme comme un représentant important de la relève coppétienne, l'ombre de Napoléon plane déjà sur lui...

C'est dans ce contexte qu'il noue une stimulante collaboration scientifique avec son ami Jean Goldzink. Les deux complices décident de former un duo et se fixent pour but d'explorer l'œuvre foisonnante de la fille de Necker afin d'en faire ressortir les lignes de force et de la faire mieux connaître aux lecteurs : « M<sup>me</sup> de Staël vaut vraiment qu'on se mette en quatre pour elle. En tous cas, nous n'écrivons ensemble que sur elle. Nous devînmes ainsi les Castor et Pollux des études staéliennes. Ce fut notre marque de fabrique, même s'il nous arriva bien des fois de publier séparément telle analyse de texte de notre grande femme. [...] Séduction et admiration sans aveuglement : tel se définirait notre rapport à M<sup>me</sup> de Staël. »<sup>3</sup> Au seuil de leur édition annotée de *De la littérature*, les duettistes affirment sans ambages que la dame de Coppet « s'impose comme le grand écrivain » du début du XIX<sup>e</sup> siècle : « Qui peut proposer mieux entre 1800 et 1814 ? »<sup>4</sup> Apparemment pas Chateaubriand, si l'on en croit Gérard

Gengembre, lequel considère que celle qu'il appelle sa « Germaine favorite » surpasse tous les auteurs de son époque, tant par sa prodigieuse vivacité intellectuelle que par sa capacité à produire une réflexion globale sur les enjeux qui fondent notre modernité. La baronne incarne selon lui un modèle d'*engagement*<sup>5</sup> et d'*enthousiasme*<sup>6</sup>. C'est pourquoi il juge nécessaire de servir « la cause staélienne »<sup>7</sup>, une mission à laquelle il s'emploie fidèlement depuis bientôt quarante ans, au gré des colloques, des séminaires, des conférences « grand public » et des contributions à divers ouvrages et revues.

### *Un napoléoniste romantique*

Toutefois, en dépit de son affection pour Germaine, Gérard Gengembre n'est pas dépourvu d'admiration pour Napoléon, loin s'en faut : il présente l'Empereur sous un jour flatteur et le perçoit comme un fondateur de l'État moderne et un « architecte de l'Europe » : « À Coppet, on a *pensé* les États généraux de l'Europe, pour reprendre un mot célèbre ; Napoléon, lui, a *construit* une Europe, éphémère certes, mais dont l'existence a conditionné, pour le meilleur et pour le pire, le devenir même du continent. Reconnaissons-le, acceptons-le : on parle du siècle de Napoléon, et non pas du siècle de Coppet. »<sup>8</sup> Ces propos ont été prononcés en septembre 2008 dans l'enceinte du château de... Coppet, devant un parterre de spécialistes de l'auteur de *Corinne*, d'où les excuses formulées par l'orateur, avec une touche d'humour, à la fin de sa conférence : « J'en suis navré, M<sup>me</sup> de Staël, pardonnez-moi... »<sup>9</sup> Dans le parc du château, en tendant l'oreille depuis le mausolée familial, Germaine s'est-elle montrée compréhensive et a-t-elle fait preuve de mansuétude ? L'indulgence n'est pas la vertu cardinale des Necker<sup>10</sup>.

Dans les deux livres richement illustrés qu'il a consacrés à l'Empereur, Gérard Gengembre dévoile la fascination qu'il éprouve pour l'aventure napoléonienne, laquelle constitue à ses yeux « la plus grande épopée des temps modernes »<sup>11</sup>. L'ascension fulgurante de Bonaparte et sa chute abyssale dessinent une trajectoire inouïe, source inépuisable de légendes et de fantasmes. Ce destin prométhéen ne pouvait qu'enflammer l'imagination de la génération romantique : en effet, l'exilé de Sainte-Hélène, victime de sa démesure, « offre au romantisme un héros idéal, marqué par la fatalité, nouveau Prométhée enchaîné sur son rocher au milieu de l'océan ; images d'une gloire passée, rêves exaltants de conquête, visions sublimes de grandeur, tout dans ce tombeau littéraire de l'Aigle [le *Mémorial de Sainte-Hélène*] séduit ces jeunes gens inquiets et frustrés »<sup>12</sup>. À l'instar des écrivains romantiques « ardents et pâles » dont il est familier<sup>13</sup>, Gérard Gengembre est envoûté par la puissance romanesque du mythe napoléonien. Comme Julien Sorel, il se laisse volontiers hypnotiser par le tournoiement de l'Aigle. Il rêve du Soleil d'Austerlitz dans la quiétude studieuse de son bureau de Blaru. Mais il s'agit d'un rêve lucide, car ce napoléoniste romantique n'occulte pas le revers de la médaille impériale : en songeant notamment à l'effroyable débâcle de la campagne de Russie, il n'oublie jamais que ce nouveau Charlemagne fut aussi « un bâtisseur de ruines »<sup>14</sup>.

*Le Napoléon des lettres* : en donnant ce sous-titre à son *Balzac* paru dans la collection « Découvertes Gallimard »<sup>15</sup>, Gérard Gengembre a sans doute livré la clé de son idéal héroïque. La figure de Balzac lui permet de concilier différentes caractéristiques qu'il admire respectivement chez la châtelaine de Coppet et chez l'Empereur : l'auteur du *Père Goriot* apparaît dès lors comme un Napoléon staélien qui mettrait son énergie, sa force de travail, sa soif de conquête, son audace, son ambition et son génie visionnaire au service de la création littéraire et du pouvoir des idées ; un Bonaparte coppétien qui brandirait la plume plutôt que le sabre, et qui s'imposerait comme le brillant général d'une « Grande Armée du roman », *La Comédie humaine*<sup>16</sup>. En fin de compte, entre M<sup>me</sup> de Staël et Napoléon, Gérard Gengembre a choisi Balzac.

---

<sup>1</sup> Voir L. Burnand, « Madame de Staël et Napoléon : mythes et réalités d'un duel », in *Germaine de Staël, retour d'exil*, Genève, Éditions Zoé, 2015, p. 45-77.

<sup>2</sup> G. Gengembre, « Ce que l'histoire littéraire doit à Simone Balayé », *Cahiers staëliens*, n° 54, 2003, p. 25-30.

<sup>3</sup> G. Gengembre, « Préface », in Jean Goldzink et G. Gengembre, *Madame de Staël, la femme qui osait penser*, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 165-167.

<sup>4</sup> G. Gengembre et J. Goldzink, « Introduction », in Madame de Staël, *De la littérature*, Paris, GF Flammarion, 1991, p. 47.

<sup>5</sup> G. Gengembre, « Et M<sup>me</sup> de Staël prit le chemin de l'exil... », *L'Histoire*, n° 124, juillet-août 1989, p. 44-48 ; G. Gengembre, « Corinne, roman politique », in Simone Balayé (dir.), *L'éclat et le silence : Corinne ou l'Italie de Madame de Staël*, Paris, H. Champion, 1999, p. 81-108.

<sup>6</sup> G. Gengembre, « L'enthousiasme dans *Corinne ou l'Italie* » : « La vie ne saurait être pleinement vécue hors de l'enthousiasme : flamme vitale, il informe, modèle et anime les hommes dont il assure la marche vers l'avenir. », in Christine Planté, Christine Pouzoulet et Alain Vaillant (dir.), « Une mélodie intellectuelle » : Corinne ou l'Italie de *Germaine de Staël*, Montpellier, Université Paul-Valéry, 2000, p. 138. Voir aussi G. Gengembre, « Le romantisme de Madame de Staël, ou enthousiasme et politique », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 116<sup>e</sup> année / n° 1, janvier-mars 2016, p. 69-78.

<sup>7</sup> G. Gengembre, « Madame de Staël au prisme de ses biographes anglo-saxons », *Cahiers staëliens*, n° 61, 2010-2011, p. 119. Sur ce point, on se reportera également à son article « M<sup>me</sup> de Staël, d'un siècle à l'autre », *Cahiers staëliens*, n° 51, 2000, p. 3-6.

<sup>8</sup> G. Gengembre, « Napoléon, penseur et architecte de l'Europe ? », *Annales Benjamin Constant*, n° 34, 2009, p. 131 (je souligne).

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 140.

<sup>10</sup> Voir Jean-Denis Bredin, *Une singulière famille : Jacques Necker, Suzanne Necker et Germaine de Staël*, Paris, Fayard, 1999, p. 437.

<sup>11</sup> G. Gengembre, *Napoléon*, Paris, Larousse, coll. « La vie, la légende », 2001, p. 11.

<sup>12</sup> G. Gengembre, *Napoléon, l'Empereur immortel*, Éditions du Chêne, 2002, p. 11.

<sup>13</sup> G. Gengembre, *Le Romantisme*, Paris, Ellipses, 1995 (nouvelle édition parue en 2008).

<sup>14</sup> G. Gengembre, « Napoléon, penseur et architecte de l'Europe ? », *op. cit.*, p. 140.

<sup>15</sup> G. Gengembre, *Balzac : le Napoléon des lettres*, Paris, Découvertes Gallimard, 1992.

<sup>16</sup> « Sur la cheminée du cabinet de travail, un buste en plâtre de Napoléon. Balzac colle sur le socle un papier : "Ce qu'il a entrepris par l'épée, je l'accomplirai par la plume." » (*ibid.*, p. 37).